

## 1942-1943 - CAMP de HAUT-FAYS A LA ROUTE DE PROIGY.

Si , aujourd'hui, dans une conversation, vous évoquez le camp de Haut-Fays des années 1942-43, la plupart de vos auditeurs n'en n' ont jamais entendu parler ; les plus âgés s'en souviennent vaguement. C'est dire que l'événement était très localisé, en marge de la vie du village, du moins dans sa première partie. Tout au plus, vous parle-t-on de V.T. et de « noirs » ! Qu'en est-il exactement ?

Je me souviens que, pendant la guerre 1940-45 , en sortant du Bois de Bièvre, à l'entrée de Haut-Fays, sur la droite, au chemin de Proigy, on pouvait voir dans les prairies, un camp de plusieurs baraquements. Cet endroit a servi après-guerre, de cadre à un lotissement de la Petite Propriété Terrienne ?

On évitait bien sûr d'approcher de telles installations, car la prudence était de mise à l'époque. On disait le camp occupé par des V.T.T. (Volontaires du travail), sans en savoir plus. Qui étaient-ils ? D' où venaient-ils ? Que faisaient-ils ?

Autant de mystères que nous allons essayer de déchiffrer.

J'ai pu rencontrer Monsieur Vincent, de Haut-Fays, qui habite là et qui m'apprend que :

- ❑ le camp se composait de plusieurs baraquements montés sur pilotis et d'un bâtiment plus important
- ❑ duquel a subsisté longtemps une énorme cheminée (qui en réunissait quatre)
- ❑ cheminée qu'il a abattu lui-même, il y a plusieurs années déjà.

Il ne reste plus qu'une cave.

Ce type de cheminées persiste encore non loin de la Tour du Millénaire, à la Croix-Scaille, en territoire français, le long de la route sommière, à proximité du marais des Romarins, où les allemands avaient installé un camp pour les prisonniers russes occupés dans la forêt.

Cette similitude fait penser que les baraquements de Haut-Fays auraient pû être de provenance allemande.

Quant à savoir qui occupait ce camp ?

Tout le monde s'accorde à dire que c'étaient des jeunes gens, volontaires du travail ( des VT) , dont on sait peu de choses .

Ils ont été remplacés par des « noirs » qui harcelaient et rançonnaient les habitants du village, ce qui fait penser tout de suite qu'il s'agissait de rexistes , portant l'uniforme noir des SS allemands.

Claire Laffut , de son côté, raconte la même chose en disant qu ces « noirs » étaient mal vus des Allemands. A la retraite allemande de fin août 1944, elle a vu, devant l'hôtel, des « noirs » jetés sans ménagement bas des camions allemands, sur lesquels ils étaient montés pour s'enfuir devant l'avance américaine.

Dans son livre de 1954 sur Haut-Fays, l' abbé REUTER, à l'époque curé de Haut-Fays, a réservé quelques lignes à la présence de ce camp à Haut-Fays.

Je vous les livre ci-dessous .

Camp Haut-Fays 1942-43

Tiré du livre « HISTOIRE DE HAUTFAYS » Seigneurie – Commune – Paroisse, de l'Abbé Reuter, curé de HautFays.  
Aux Editions du Sorbier, Arlon – 1958

A la page 111, l'Abbé Reuter écrit :

Vers la fin de 1942, sous l'égide du ministère de l'intérieur, - et avec l'autorisation de l'occupant - , un vaste camp pour les « Volontaires du Travail » fut établi le long du chemin de Proigy.

Six baraquements et un pavillon, spacieux et confortables, furent érigés sous le nom de « Camp Saint Hubert » Il fut occupé par une cinquantaine de jeunes gens : l'esprit et la discipline y étaient bons. Ces hommes devaient faire des travaux d'utilité publique, mais cela n'alla pas très loin.

Malgré la promesse qu'ils ne seraient pas inquiétés, les Allemands, en 1943, cherchèrent à les accaparer à leur profit. Alors ce fut la débandade et le plus grand nombre rallia le maquis. Un jour de juillet 1943, on mit le feu au camp et plusieurs baraquements devinrent la proie des flammes.

Entretemps, quelques officiers allemands arrivèrent sur les lieux : après une brève entrevue chez moi, ils ne réagirent pas autrement.

Mais l'alerte avait été chaude un moment – c'est le cas de le dire.

Ici, il nous faudra faire la part des choses ; car ce que j'ai appris, c'est que, après le départ des Allemands, en septembre 44, les gens du coin ont cru bon de récupérer le mobilier et les attirails abandonnés au camp.

A la libération, en septembre 44, les premiers « conscrits » ont été désignés comme « supplétifs » à la gendarmerie. C'est ainsi que René Jaradin en fit partie et qu'il participa, à Haut-Fays, à la récupération des objets subtilisés au camp, au profit des sinistrés des Ardennes, lors de l'offensive von Runsdchtet.

Les gens de Haut-Fays me disent que le camp a été brûlé après la libération. Logique qu'il survienne après la vidange du camp.

Comment se fait-il alors que l'Abbé Reuter situe cet incendie pendant la guerre ?

Et comment n'y eut-il pas de représailles ? Etrange, encore ?

Faut-il y voir le peu d'intérêt que l'armée allemande accordait aux rexisites ?

Pourquoi aller voir le curé ? Parce qu'il avait la facilité de la langue, lui-même étant germanophone ?

Le fait que plus de soixantes années se soient écoulées depuis ces événements et que déjà beaucoup de témoins ont disparus, sont des éléments qui rendent difficiles la reconstitution de cet épisode.

Heureusement, le merveilleux outil qu'est Internet, permet de pallier à ces carences.

C'est là que j'ai puisé les renseignements qui vont permettre de nous éclairer un peu mieux.

Les V.T.T.

L'instigateur de ces comps de volontaires du travail a maintenant 94 ans et sa biographie est très explicite à ce sujet.

Il s'agit de Henri BAUCHAU, né à Malines en 1913, dont l'enfance est traumatisée par la première guerre et sa violence.

Officier en 1940, il vit mal la défaite de l'armée belge et adhère au message du Roi Léopold III, au lendemain du 28 mai, qui vise à construire une Belgique jeune, basée sur l'entente et le travail.

Idéaliste et constamment torturé par ses sentiments intérieurs, l'écrivain qui débuta avant-guerre à la revue chrétienne, était l'homme idéal pour mener à bien la tâche qu'il s'était imposée. La première partie de l'esquisse biographique qui suit (**en gras**) retrace dans les grandes lignes de son mouvement de jeunesse et de travail.

Nous verrons ensuite les détails pratiques de l'organisation qu'il avait mise sur pied.

---

<http://bauchau.fltr.ucl.ac.be/biographie1.htm>

## Esquisse biographique

Jo JUNGLUT  
septembre 2004



Né le 22 janvier 1913 à Malines, Henry Bauchau a traversé le siècle dernier, l'a même dépassé, et ce fut souvent un dur combat.

Découvrir la littérature par *Un cœur simple* de Flaubert à treize ans donne déjà lieu à un conflit entre le jeune Brabançon et sa famille, dont les membres, tous ingénieurs et industriels, ne considèrent la littérature que comme une distraction.

Henry est prié de faire des études classiques : collège Saint-Josse, Institut Saint-Louis et doctorat en droit à l'Université de Louvain.

**Très tôt, l'enfant doit faire face à un combat intérieur, voire inconscient, contre les blessures occasionnées par la première guerre mondiale, combat auquel s'ajoute la lutte contre la maladie, qui entraîne une séparation d'avec la famille pour "un premier exil" en Suisse. Le jeune garçon trouve un moyen de se divertir et de s'évader dans le sport, la natation surtout, et dans la lecture, qui prend une importance de plus en plus conséquente. Viennent rapidement les premiers écrits, les premiers poèmes, les articles publiés dans *La Revue chrétienne*, dont il devient, avec André Molitor, secrétaire de rédaction. Il se marie avec Mary Kosireff, dont il aura trois fils. Cette période de 1933 à 1940 est marquée par les nombreuses crises internationales provoquées par Hitler. Comme officier de réserve, Henry Bauchau est souvent mobilisé et il participe à la campagne des 18 jours. L'incroyable défaite des alliés et la capitulation de l'armée belge sont ressenties par lui comme une douloureuse et injuste humiliation. Pour répondre à l'appel du roi Léopold III, qui demande que le pays se redresse et se mette au travail, Henry Bauchau fonde avec des amis « Les Volontaires du Travail pour la Wallonie ». Mais l'ennemi ne tolère pas longtemps cette structure indépendante, qui permet à beaucoup de jeunes de se soustraire au Service du Travail Obligatoire et de faire face au chômage. Les rexistes investissent le Service en force en 1943, évènement à la suite duquel Henry Bauchau, entraînant la presque totalité des Volontaires, démissionne, rejoint les Maquis des Ardennes et entre dans la résistance. Un nouveau combat pour lui, dont s'en suit une blessure profonde à la main qui nécessite trois opérations à Londres où il est arrivé entre-temps, blessure qui l'empêche d'être intégré définitivement dans une unité de parachutistes.**

Après la guerre, il crée une société de distribution d'éditions ; il prend la direction de la branche française et s'installe à Paris en 1946. En 1948, il crée Les Editions de l'Arche. Mais des blessures intimes provoquent une profonde résistance intérieure - il y a le blocage de l'écriture, de la vie même - qui

plonge Bauchau dans une grave dépression. Il lui faut de l'aide, et il la trouve dans la psychanalyse avec Blanche Reverchon-Jouve, celle qui deviendra plus tard la Sybille dans son œuvre. Elle lui fait découvrir sa vocation d'écrivain : « il faut écrire ou crever ». Cette psychanalyse durera de 1947 à 1951. Ensuite, Henry Bauchau change de vie, quitte Paris pour la Suisse, où il crée à Gstaad l'Institut Montesano, école internationale pour jeunes filles. Il divorce et épouse en 1953 Laure Tirtiaux, qui va diriger et développer avec lui l'Institut Montesano jusqu'en 1972.



L'écriture revient, d'abord par le poème. En 1958, Henry Bauchau a la joie de publier son premier recueil, *Géologie*, dans la prestigieuse collection « Métamorphoses » de Jean Paulhan chez Gallimard, recueil qui lui vaut le Prix Max Jacob. Parallèlement, il se lance dans sa première œuvre de longue haleine en prose, *Gengis Khan*, pièce de théâtre épique qui sera montée pour la première fois par Ariane Mnouchkine, débutante dans le métier, aux Arènes de Lutèce à Paris. Son père décède en 1951, sa mère en 1961. Il écrit alors le "livre de la mère", *La déchirure*, qui sort chez Gallimard en 1966. À une deuxième analyse — didactique celle-là — avec Conrad Stein, il met un terme pour écrire "le livre du père", *Le régiment noir*, qui sort chez Gallimard en 1972. Mais ces années sont aussi et toujours les années des poèmes : *L'escalier bleu*, *La Dogana*, *La pierre sans chagrin*, ce dernier recueil inspiré par l'Abbaye du Thoronet. Ce sont aussi les années d'amitié avec Jean Amrouche,

Blanche Reverchon et son mari Pierre Jean Jouve. 1969 voit la publication d'une deuxième pièce : *La machination ou La reine en amont*.

En 1975, après la fermeture de l'Institut de Montesano, Henry Bauchau quitte la Suisse et se retrouve en grande difficulté financière : à 62 ans, il lui faut encore chercher un nouvel emploi pour pouvoir vivre. Ces difficultés engendrent un combat intérieur entre le psychothérapeute, le poète, le dramaturge et le romancier. Henry Bauchau trouve du travail à La Grange Batelière, hôpital de jour pour adolescents en difficulté, où il fait des rencontres qui, beaucoup plus tard, prendront une importance capitale dans le roman *L'enfant bleu*. En même temps, il travaille à une longue entreprise : *L'essai sur la vie de Mao Zedong*, qui lui a été demandé par l'éditeur Flammarion et qu'il a commencé en 1972.

Peu à peu, la figure d'Antigone creuse son chemin dans l'inconscient du romancier. Elle surgit pour la première fois dans le roman *Œdipe sur la route*, qui remporte un vif succès d'estime, Henry Bauchau étant encore un auteur peu connu, même s'il est élu à l'Académie Royale de langue et littérature françaises de Belgique, où il succède à Robert Vivier. Il continue toujours à exercer le métier de psychanalyste, en parallèle de l'écriture. Antigone reste dans sa vie et apparaît dans divers récits et nouvelles rassemblés dans *Les vallées du bonheur profond*. Elle resurgit dans l'admirable *Antigone* et apporte enfin à son auteur, âgé de 84 ans, la reconnaissance du grand public, qui redonne à ses œuvres antérieures un nouvel élan.

Henry Bauchau ne rend pas pour autant les armes et commence de nouveaux projets, lui à qui il faut trois à cinq ans pour écrire un roman - et parfois jusqu'à deux ans pour considérer un poème comme abouti. Diariste, il publie ses journaux de 1986 à 2001, écrit encore et toujours des poèmes. Laure Bauchau meurt en 1999, mais l'homme blessé reprend la plume et tire de son roman *Œdipe sur la route* le livret d'un opéra qui, sur une musique de Pierre Bartholomée, est présenté en première mondiale en 2003 au Théâtre Royal de la Monnaie.

Aujourd'hui, Henry Bauchau se bat contre le temps, le grand âge, dans un monde difficilement supportable, surtout par l'urgence qui presse constamment nos sociétés. Il vient de nous donner, en août 2004, son dernier roman *L'enfant bleu*, où il nous fait rencontrer Orion, un jeune psychotique qui, lui aussi, comme son créateur, se débat et combat les démons propres à ceux qui font partie du « peuple du désastre ».

Aujourd'hui, Henry Bauchau, dont l'essentiel de l'oeuvre est derrière lui, pourrait faire sienne la phrase d'Appelfeld : « Une blessure écoute toujours plus finement qu'une oreille ».

---

Tout d'abord, comment se fait-il que l'occupant permette de telles activités ?

A ceci, on pourrait répondre que la politique allemande, déjà pendant la grande guerre, a toujours eu un penchant pour la partie flamande du pays et en 40-45, les prisonniers flamands ou sachant parler le flamand étaient rapidement rapatriés. Il faut savoir aussi que la Belgique et le Nord de la France forment un territoire dépendant du pouvoir militaire allemand, avec, à sa tête, le général von Falkenhausen. C'est une première approche de l'intégration future des ces territoires, dans l'ordre nouveau allemand rêvé par Hitler

Ni le VNV flamand, ni Degrelle en Wallonie, malgré la bassesse qu'ils témoignent devant l'occupant, ne reçoivent aucune promesse en retour.

Quant aux secrétaires généraux et aux responsables de l'économie, ils tentent de garder sur le pays, le potentiel industriel et humain toujours menacé de déplacement vers l'Allemagne.

Sans qu'on puisse parler de collaboration, les autorités restant en Belgique aussi bien que les financiers ont toujours manœuvré pour maintenir le pays en vie, même si des concessions étaient quelquefois nécessaires. Cette apparente activité évitait bien des dérapages et la stabilité de nos contrées était un gage de tranquillité pour l'administration militaire, souvent en butte aux

exigences des culturels allemands qui cherchaient une implantation culturelle accrue, surtout des les régions limitrophes de l'Est. Voir l'article ci-dessous

[http://users.skynet.be/pierre.bachy/belgique1940\\_1945.html](http://users.skynet.be/pierre.bachy/belgique1940_1945.html)

## **La Belgique durant la guerre**

A la différence de ses voisins (la France et les Pays-Bas), la Belgique est placée sous l'autorité d'une administration militaire allemande dirigée par le général von Falkenhausen qui se maintiendra jusqu'en juin 1944. L'occupant utilise au maximum les rouages existants. La courtoisie des Allemands au lendemain de leur victoire, leur bonne volonté pour rapatrier les réfugiés facilitent les premiers contacts avec les notables belges qui dirigent l'économie et l'administration. Le collège des Secrétaires généraux des ministères, qui s'est vu confier les pouvoirs législatifs et exécutifs par une loi du 10 mai 1940, devient l'interlocuteur principal du gouverneur militaire tandis qu'un « consortium de banquiers » animé par le gouverneur de la Société générale, Alexandre Galopin, s'efforce de remettre l'industrie en route: il tient à éviter que l'Allemagne ne transfère des machines vers le Reich. Son but est de relancer la fabrication de produits à échanger contre les denrées alimentaires que la Belgique doit toujours importer en grande quantité. Ainsi, dans l'été 1940, alors que la guerre semble terminée au bénéfice de l'Allemagne, les notables belges cherchent surtout à pratiquer une politique du moindre mal. Par contre, quelques personnalités issues de la gauche comme Henri de Man et des hommes d'extrême droite - qu'ils soient belgicistes ou nationalistes flamands – vont collaborer avec l'occupant pour instaurer en Belgique un « ordre nouveau », régime autoritaire ou de type **fasciste** dont ils prendraient les leviers de commande.

L'occupant pratique une Flamenpolitik : il cherche à s'appuyer sur les Flamands à qui il accorde quelques satisfactions comme la libération de la plus grande partie de leurs prisonniers de guerre. Le gouvernement militaire s'efforce aussi de faire travailler l'économie belge au bénéfice de la machine de guerre allemande. Le rationnement est imposé depuis le mois d'août tandis que le marché noir se développe.

Le roi, assigné à résidence dans son château de Laeken, se considère comme prisonnier et évite de prendre des initiatives politiques publiques qui pourraient être interprétées comme des actes de collaboration avec l'occupant. Il rencontre cependant le 19 novembre 1940 Hitler à Berchtesgaden. Dans une entrevue en tête-à-tête qui dure deux heures et demie, Léopold III plaide en faveur du retour de tous les prisonniers, Wallons compris, et de l'augmentation de la ration alimentaire des Belges. Il insiste pour obtenir une promesse d'indépendance de la Belgique dans l'organisation de l'Europe d'après-guerre. Le Führer ne donne aucune suite à cet entretien. Après cette tentative, le roi renonce à agir et même à parler publiquement : il ne cherche ni à encourager la résistance ni à freiner la collaboration.

**Collaboration**

La collaboration recouvre alors des aspects divers. Le rôle des dirigeants de l'économie est ambigu. Se référant au mandat donné par Spaak et par le ministre des Finances, Camille Gutt, ils font marcher l'industrie pour limiter le chômage et la misère des Belges mais travaillent en grande partie pour l'Allemagne, tout en excluant la fourniture de matériel de guerre à l'occupant. L'un des plus prestigieux d'entre eux, Alexandre Galopin, est assassiné en 1944 par des collaborateurs, ce qui rend justice à son action. Dans la haute administration, la situation est plus nette : des fonctionnaires démissionnaires ou atteints par la limite d'âge, fixée à 60 ans en 1941, sont systématiquement remplacés par des hommes qui ont des sympathies pour l'Allemagne. De plus, l'occupant peut compter sur les groupes fascistes minoritaires dans le pays. En Flandre, il s'appuie sur le VNV de Staff de Clercq poussé vers une franche collaboration par la surenchère du mouvement De Vlag, soutenu par les SS et favorable à l'annexion de la Flandre à l'Allemagne. Mais si les membres du VNV se voient attribuer des postes d'autorité, ils n'obtiennent guère de promesses quant à l'autonomie future de leur pays. Parmi les collaborateurs francophones, le mouvement Rex est particulièrement actif. Léon Degrelle donne des gages aux Allemands qui l'ont en piètre estime; il utilise le salut nazi puis, en janvier 1943, affirme le caractère german des Wallons et demande l'annexion de la Belgique au Reich. Tous ces groupes fournissent des recrues aux SS ; ils organisent des milices, des forces auxiliaires pour l'armée allemande et, après l'agression de Hitler contre l'Union soviétique en 1941, des légions de volontaires ( une flamande et une wallonne ) participent à la « croisade contre le bolchevisme » sur le front de l'Est.

1942 marque un durcissement du régime d'occupation notamment dans deux domaines. L'instauration du travail obligatoire en Allemagne suscite de nombreuses protestations. Tandis que les administrations communales s'efforcent de protéger les ouvriers menacés de déportation, les nombreux services de police mis en place par les Allemands font la chasse aux réfractaires avec l'aide des collaborateurs et autres délateurs. Le même système fonctionne à l'encontre des Juifs. Si les premières mesures raciales datent de 1940-1941 (enregistrement des Juifs, regroupement dans certaines villes), les grandes rafles et les déportations commencent dans l'été 1942. Dans ces deux cas, l'occupant n'atteint que partiellement son objectif : les réfractaires qui ont échappé au travail obligatoire sont presque aussi nombreux que les ouvriers déportés ; plus de la moitié des Juifs résidant en Belgique (dont beaucoup sont des réfugiés d'Allemagne ou d'Europe centrale) n'ont pas pu être arrêtés. La population belge est de plus en plus opposée à l'occupant et encore plus hostile aux collaborateurs. De plus, la Résistance prend une ampleur croissante.

---

Et nos volontaires du Travail ?

Un travail , très fouillé de l'ULG, signé Daniel Droixhe, nous commente, par le détail , ce que fut le mouvement, ce que furent les camps de travail, nous décrit l'état d'esprit et l'idéal inculqué à ces jeunes, puis l'infiltration du mouvement par les rexistes en 1943, qui a entraîné la fin des V.T.W. et l'accapuration des camps par les « noirs » de Degrelle,tant redoutés dans les villages.

Restent quand même flous :

- le financement du mouvement

- ❑ la provenance des investissements
- ❑ l'importance du mouvement (nbre de volontaires)
- ❑ la présence de drapeaux, d'uniformes, d'entraînement paramilitaire, tel qu'il était pratiqué dans l'organisation TODT
- ❑ l'effacement subit des chefs devant la poussée rexiste ...
- ❑ ce que serait devenu le mouvement sans l'intervention des rexistes.

Examinons maintenant un autre travail sur les V.T. et Bauchau

<http://www.ulg.ac.be/moriane/France/bauchau.htm>

## L'autre style de Henri Bauchau

Daniel Droixhe

Henry Bauchau, né à Malines en 1913, est devenu une figure-culte de la littérature française de Belgique. Publiant dès 1958 son recueil *Géologie* dans la collection « Métamorphoses » chez Gallimard, il reçoit le prix Max Jacob. Sa pièce *Gengis Khan* est montée par Ariane Mnouchkine. Élu à l'Académie royale de Langue et de Littérature française de Belgique, il est publié chez Gallimard, Flammarion et Actes Sud. Il entre en 2005 dans l'édition du Larousse et reçoit le grand prix de littérature de la Société des Gens de Lettres pour l'ensemble de son œuvre. Il fait l'objet d'un « Pôle de recherches Henry Bauchau » à l'Université catholique de Louvain et d'une « Société des lecteurs d'Henry Bauchau » à Paris.

Sa biographie précise qu'étant devenu secrétaire de rédaction de la Revue chrétienne, il participe en 1940, comme officier de réserve, à la campagne des Dix-Huit Jours et subit « comme une douloureuse et injuste humiliation » l'« incroyable défaite des alliés et la capitulation de l'armée belge ».. Pour répondre à l'appel du roi Léopold III, qui demande que le pays se redresse et se mette au travail, Henry Bauchau fonde avec des amis « Les Volontaires du Travail pour la Wallonie ». Mais l'ennemi ne tolère pas longtemps cette structure indépendante, qui permet à beaucoup de jeunes de se soustraire au Service du Travail Obligatoire et de faire face au chômage. Les rexistes investissent le Service en force en 1943, évènement à la suite duquel Henry Bauchau, entraînant la presque totalité des Volontaires, démissionne, rejoint les Maquis des Ardennes et entre dans la résistance. Un nouveau combat pour lui, dont s'en suit une blessure profonde à la main qui nécessite trois opérations à Londres où il est arrivé entre-temps, blessure qui l'empêche d'être intégré définitivement dans une unité de parachutistes. **Les hasards de l'informatique m'ont fait trouver à la Bibliothèque nationale de France le *Courrier des volontaires. Bulletin bi-mensuel du Service des volontaires du travail pour la Wallonie*, publié à Bruxelles à partir de 1941. La série conservée s'étend d'avril 1942 à mai 1943. Les livraisons 15-16 sont les plus anciennes conservées à Paris. Elles datent des "première et deuxième quinzaines d'avril 1942". On payait vingt francs l'abonnement au bulletin pour six mois (la cotisation "de soutien" s'élevait à cinquante francs, celle "d'honneur" au double). Le périodique était publié par "Les Éditions de la Jeunesse, S.C., 33 rue des Champs-Élysées, Ixelles". D'un grand format quarto,**

le journal portait en vert et noir l'emblème du mouvement, constitué d'une pioche et d'une bêche croisées. En exergue était reproduite une déclaration de Léopold III du 28 mai 1940: "Demain, nous nous mettrons au travail avec la ferme volonté de relever la patrie de ses ruines".

.L'éditorial du premier numéro conservé a pour titre Mise au point. Il vaut d'être reproduit intégralement.

*À l'exposition "Deutsche Grösse" ouverte actuellement (avril 1942) à Bruxelles, une salle réservée aux organisations flamande et wallonne comportait un panneau de photographies consacré au S.[ervice des]V.[olontaires du] T.[ravail pour la]W.[allonie] ainsi qu'une copie de son drapeau.*

*Il est de mon devoir de déclarer que les photographies exposées sont des agrandissements de documents se trouvant dans le domaine public, et qui ont été utilisées par la direction de l'Exposition de sa seule initiative, et malgré mon refus formel de participer à cette exposition.*

*J'ai protesté auprès des autorités compétentes. J'ai fait valoir que cette participation semblait donner à l'action du Service un caractère politique.*

*L'autorité occupante reconnut le bien fondé de cette attitude et me fit savoir que la direction de l'exposition n'avait voulu donner aucune signification politique à cette participation et qu'elle n'avait poursuivi qu'un but documentaire. Donnant suite à ma protestation, elle a fait enlever de l'exposition le 7 avril, la copie du drapeau du Service, et m'a assuré officiellement que le fait dont je m'étais plaint ne pourrait constituer un précédent.*

*J'ai été, de plus, autorisé à publier la présente mise au point.*

*Nous restons fidèles à l'esprit qui nous a animés lorsque nous avons fondé le Service, fidèles à la patrie et à son roi, fidèles à la fraternité qui nous unit à nos camarades encore prisonniers.*

*Fiers du passé irréprochable du Service, absolument droits pour le présent, nous préparons l'avenir en nous inspirant de la règle d'or de notre action:*

*Travail dans l'honneur*

*Henry  
Chef du Service des Volontaires du travail*

**BAUCHAU**

Une photographie représentant un salut au drapeau des Volontaires flanquait l'éditorial.

On ne peut contester la clarté et le ton décisif de la "mise au point" adressée à l'autorité "compétente" ou "occupante". On ne peut davantage mettre en doute l'adhésion de Henry Bauchau au discours général du Courrier des Volontaires.

On y sent du reste régulièrement sa main, quand on ne repère pas sa contribution par ses initiales. Quel était donc cet "esprit" qui animait le S.V.T.W. et comment s'exprimait-il?

La page 2 du Courrier reproduisait dans un encadré l'Article premier de la Loi collective V.T.: "Servir la Patrie par le travail, la fraternité, la discipline". À côté, un article signé Louis Libouton décrit l'entrée de "trois mineurs, jeunes gars du Pays noir", à l'un des "camps-écoles" du mouvement, en l'occurrence le "camp-école Albert ler". On y trouve déjà quelques éléments d'information sur les objectifs poursuivis par "les dirigeants V.T.". "Ils ont sacrifié leur dimanche, l'un d'eux a même sacrifié son repos, car son travail terminé avec l'équipe de nuit, il a juste pris le temps de déjeuner et de changer d'habits". À ceux-là d'"apporter un témoignage sur leur vie rude et âpre, leurs difficiles conditions d'existence". Pourra s'ensuivre un "débat sur les conditions dans lesquelles travaillent les jeunes ouvriers". "À peine la discussion est-elle commencée que nous avons confiance dans le résultat 'humain' de la journée": "on parle la même langue".

Dans cette "langue", un mot domine et articule autour de lui toute une constellation lexicale et idéologique: le travail. "TRAVAIL D'ABORD!". Autre encadré, page 3: "Notre but: Relever la Patrie par la jeunesse et la jeunesse par le travail. Notre esprit: Être toujours prêt à servir et à se sacrifier (Art. 14 de la Loi Collective V.T.). "Relever la jeunesse par le travail" comporte un impératif pratique excluant un autre type d'action. C'est ce principe qu'argumente, à la même page, un article signé "H.B.", intitulé Pourquoi pas de politique? La consigne, "dont l'expérience de la vie au camp révèle chaque jour l'efficacité", n'est à la vérité "pas toujours bien comprise à l'extérieur". Sans doute conduit-elle à prendre "pratiquement attitude contre ceux qui estiment nécessaire de faire de la politique", mais "ceux qui tiennent ce langage n'ont pas compris les raisons pour lesquelles nous n'admettons pas la politique au sein du Service".

"Voici les principales". D'abord, "les jeunes que nous groupons (...) n'ont encore ni l'âge, ni la formation nécessaires pour mener une action politique". Le Service se définit essentiellement comme une "école du citoyen", ou du moins doit-elle le "devenir". Il s'agit de ne pas "retomber dans les pires erreurs du temps où l'on voulait faire sortir la vérité politique de la somme des incompétences et où l'on attendait que chacun se prononce précisément sur ce qu'il ne connaissait pas". Comment ne pas discerner, derrière ce langage, l'allusion au parlementarisme et à un obscurantisme de la décision démocratique? Bien sûr, convient "H.B.", on ne peut "faire grief" à "ceux qui mènent une action politique" de commencer "presque toujours (...) par diviser les esprits avant de faire prévaloir leur idéal". Si "la chose est souvent indispensable", la division demeure la faiblesse organique de la société présente, ébranlée par la guerre (deuxième argument contre la politique au "camp-école"). Le Service du Travail "doit toujours mettre l'accent sur ce qui unit et pas sur ce qui divise". La marche vers "l'idéal" requiert, surtout dans certaines circonstances, l'unanimité. "Le Service du Travail doit être au service du peuple tout entier; il ne peut donc pas être au service d'une de ses fractions, ce qui arriverait inévitablement s'il se mêlait de politique" (troisième "raison").

On en conviendra: le fantasme de l'unité et de la totalité du "peuple" n'appartient pas moins à la tradition jacobine qu'au populisme de droite. Le S.V.T.W. a précisément comme objectif, ainsi que l'annonçait l'article voisin de Louis Libouton, d'oeuvrer à l'unité commune entendue comme harmonisation, voire réconciliation des classes.

Sans doute, étions-nous convaincus par l'action syndicale, que le fossé sans cesse grandissant entre le monde des travailleurs manuels et les milieux de tous genres où le travail intellectuel est la loi, devait être comblé.

Notons que la "loi" est dominée par ces "milieux en tous genres" que caractérise le "travail intellectuel". Trop de choses ont séparé "ceux qui peinent" et "ceux qui pensent". La rencontre des trois "jeunes gars du Pays Noir" a suscité chez l'auteur de l'article l'espoir que l'on pouvait "combler" le "fossé", ou, plus proprement, les "lacunes dans l'ordre que nous souhaitons voir régner dans notre pays". Cet ordre assurera la "Paix Sociale" en faisant "du monde du travail si divers, si complexe, un bloc" dont les Volontaires formeront "le liant, le ciment". L'objectif est élevé, il requiert une condition: "rendre possible une classe ouvrière disciplinée, réservoir d'élites aux sentiments nationaux". Mais l'action du Service ne doit pas moins porter sur "ceux qui pensent". Il faut les amener à "découvrir au travers du style de vie V.T. la grande leçon du travail": comprendre que "les ouvriers 'pensent avec leurs mains'", de même qu'on éduquera "les travailleurs des champs (...) à sentir que l'intellectuel 'travaille, lui, des méninges du cerveau...".

Cet égalitarisme quelque peu maoïste règne dans la vie au camp. La page centrale du même numéro du Courrier des Volontaires l'illustre abondamment, en textes et photos. Laissons parler ceux-ci, en tenant compte de tout ce que comprenait la rhétorique de la camaraderie virile chère au scoutisme. Au Camp Sergent Debruyne, "parmi les terrils et les cheminées d'usine", "le chef Pireuse", "parti au Borinage, tenace et confiant dans l'avenir", est venu replanter le drapeau au milieu de "bras jeunes et vigoureux". La "démonstration de gymnastique à la bêche" fut "virilement 'enlevée' par la première équipe" et suivie d'une "sévère démonstration aux bommes" ("sévère": fichtre!). "Le commandant Bauchau, chef du Service, témoigna aux exécutants sa particulière satisfaction" et "conclut cette séance par une allocution émouvante". De nombreuses photos des dirigeants en uniforme permettent de l'imaginer, dans le décor renouvelé dont on félicite deux contremaîtres, auteurs de "décorations dans le style V.T. et chevaleresque".

Le cliché montrant "Une réunion des officiers du Service" le 3 avril 1942 "au camp-école Albert 1er", rend quant à lui bien sensible la rigueur de la parade, et le commentaire est fondé à évoquer "un bataillon serré, impressionnant, impeccable". Mais qu'en est-il "sur le plan spirituel", demande aussi le commentaire? "Unité de pensée et de volonté", bien sûr, au service de "la reconstruction du pays", qui passe par "la rénovation de notre jeunesse". "Cette journée fut enfin marquée par la prestation de serment de plusieurs officiers promus au 1er avril". Le moment est venu de s'interroger sur le statut du Service, qui a toutes les apparences d'une organisation paramilitaire. Henry Bauchau s'en était expliqué plus haut. "Le Service des Volontaires du Travail

est un établissement public rattaché à l'État. Il ne peut prendre position sur des questions où l'État ne se prononce pas. Or, l'État belge, est, durant l'occupation, privé de son chef et ne peut plus exercer sa souveraineté politique. Durant la période actuelle et même sans tenir compte des raisons énoncées plus haut, il est donc naturel que le Service des Volontaires du Travail ne fasse pas de politique et n'en autorise pas en son sein". Dans un coin de la double page centrale, sous un compte rendu de l'installation des "Équipières" au château de Ghlin - "modeste Équipe de gradées du S.F.V.T.W." - un encadré rappelle: "Famille d'abord!".

Ne forçons pas le trait. Quels mouvements de jeunesse n'afficheraient pas, surtout en temps de débâcle nationale, les mots d'ordre d'un sursaut appariant "Patrie" et "Travail", "Santé" et "Joie", "Camaraderie" et "Discipline", sous le signe de la "Force"? Celle-ci emprunte au légendaire naturiste toute son archive. "Loin des villes anémiantes, loin des vaines discussions, dans les bois ou les champs de nos grands chantiers d'Ardenne ou du Hainaut, tu te forges" - le discours s'adresse au "jeune travailleur" - "un corps vigoureux, une âme généreuse, une volonté rude". Le progrès spirituel se cheville totalement au physique: le Volontaire "travaille corps et âme" pour se "tremper le caractère", sans compter que la sécurité matérielle est aussi prise en charge par le Service. "Il te loge, t'équipe, te nourrit substantiellement; veille à ta sécurité, ta santé; t'accorde une solde journalière de 6 francs et t'assure, en fin d'engagement, une épargne supplémentaire de près de 500 francs". Comment cette chevalerie d'épargne ne séduirait-elle pas le jeune homme qui, dans le même numéro du Courrier des Volontaires, raconte son ralliement au S.V.T.W. ("La situation financière de la famille m'oblige de trouver du travail coûte que coûte. Enfin je m'engage comme garçon de course. Pendant trois mois, je roule à travers les rues de Bruxelles et des faubourgs 9 et 10 heures par jour. Résultat: je maigris de 11 kilogs").

Tout ceci n'est pas de la main de Henry Bauchau. Celui-ci exhorte plutôt, dans la livraison n° 17-18 de mai 1942, à intervenir avec générosité et sacrifice en faveur des sinistrés de la catastrophe industrielle de Tessengerloo, "qui nous touche d'autant plus qu'elle frappe une population ouvrière qui se livrait à un travail indispensable au ravitaillement du pays". Salut au "champ d'honneur du travail". Celui-ci trouve une autre illustration dans la troisième session d'un chantier-école consacrant la promotion de Volontaires baptisée "Vers l'avenir". La journée a été consacrée à l'ouverture d'une route forestière. "Le commandant et le commissaire Speeckaert prêchèrent d'exemple. Ayant tombé la veste, ils attaquèrent à grands coups de cognée un respectable chêne et, en fin de matinée, passèrent au brouettage et à la dessoucheuse" (nombreuses photos illustrant l'entreprise collective). "Au coup de sifflet de la mise bas l'ouvrage, tous les élèves formèrent un cercle autour du commandant qui avait tenu à leur donner sur le chantier même ses consignes":

"Amitié", telle est la devise et la principale consigne que je donne à votre promotion.

Aimez le travail, parce qu'il est le fondement de la vie nationale et notre premier devoir envers la patrie, mais aussi parce qu'il est notre champ d'honneur.

**Au moment où, dans le monde entier, des millions de jeunes tendent au maximum le ressort de leur énergie pour la guerre, il ne faut pas que nous ayons la mentalité de petites gens tranquilles, bien contents d'avoir la paix chez eux pour ne plus devoir courir de risques.**

**Vivre, c'est risquer; la paix que nous aimons, c'est celle qui demande plus d'efforts que la guerre, parce qu'au lieu de détruire, elle construit.**

**L'honneur de la terre, de l'outil et de l'intelligence qui féconde, est plus pur que l'honneur des armes...**

**Peut-on faire abstraction, au nom des habitudes de discours et des conventions oratoires du temps, de la phraséologie que ne cesse de marteler ce pacifisme volontariste prétendant ouvrir l'ère d'une "chevalerie nouvelle"? Un balancement combine appel autoritaire et humilité, exigence morale et célébration incantatoire de "l'honneur", dans la perspective d'un avenir "résolvant à la fois le problème social des masses et celui de l'élite".**

**Soyez disciplinés, mais comme des V.T. et non comme des automates. (...) Ne critiquez pas vos chefs qui sont ici pour vous servir, et si quelque chose ne va pas, n'en parlez pas inutilement entre vous, mais adressez-vous au responsable.**

**Apprenez à commander à la façon V.T., c'est-à-dire en chefs, mais aussi en entraîneurs qui savent commencer par mettre eux-mêmes la main à la pâte.**

**Ce langage, bien sûr, est d'abord celui des temps de guerre: paroles de chef de partisans qui n'a guère le choix de la méthode, quand ceux qu'il commande doivent être "forts, pour être utiles". "Soyez toujours prêts à servir et à vous sacrifier. Cherchez des tâches obscures et pénibles, celles qui sont indispensables, mais où on n'a pas d'occasion de briller". Discours rentré, retourné, d'une impossible résistance aux événements? "Ne rien faire que son devoir demandera déjà des durs. Mais vous devez être plus durs que cela". D'un côté, les plus hautes exigences: "le goût de l'effort, le sens de la perfection et l'esprit chevaleresque". De l'autre, le réalisme. "En terminant, le Commandant insiste encore sur la nécessité d'oeuvrer au sein du Service en fonction des conditions réelles de la vie dans notre pays".**

**Le 2 mai 1942 voit l'inauguration du camp Léopold II à Villers. Celui-ci "permettra de grands perfectionnements de nos méthodes d'éducation". "On y a bien compris l'esprit de notre Loi" - les consignes ont pris la majuscule.**

**Nous venons de traverser au Service une crise dure et pénible. Mais elle a été bien surmontée. Il doit, je pense, en résulter un renforcement de notre action. Renforcement qui doit porter sur deux points: la discipline vis-à-vis des directives du Service et un grand développement de l'amitié. Nous devons montrer à la jeunesse qu'elle redressera le pays par l'amitié autant que par le travail et la discipline. Pratiquée seule, celle-ci est vite rebutante: tandis qu'animée par l'amitié elle est exaltante.**

La suite de l'adresse explicite ce que suggère la "crise dure et pénible". Le Service des Volontaires "est parfois méconnu". Il "porte un idéal dont le propre est de ne pouvoir être adopté d'emblée". "S'il en était autrement, on serait fondé à croire que cet idéal est trop facile pour assurer la transformation radicale de notre jeunesse" - "dans la Belgique d'à présent". Laissons à d'autres la "démagogie" qui flatte "toutes les passions". Le Volontaire recherchera différemment "le bien du peuple". "Sachons ensuite être populaires". Comme Léopold II, qui donne son nom au camp de Villers, le Volontaire demeurera "obstinément fixé à sa tâche" - "envers et contre tous". Le cliché qu'encadre le texte montre un homme en uniforme, radieux, accomplissant La visite des enfants.

Le 28 mai 1942 a lieu le "troisième Conseil trimestriel des Chefs" (les majuscules se multiplient décidément dans les invites à l'humilité des sans-grade). En rend compte le n° 19 du Courrier des Volontaires. Un "exposé fort fouillé" a détaillé la formation dispensée au camp de Villers: "cours sur l'esprit de la Loi, techniques, administratifs, de chant, d'orientation professionnelle, initiation au maniement des outils et au travail de chantier, entraînement à la marche et à l'éducation physique". "Le Commandant Bauchau donne ensuite à ses chefs ses directives pour le prochain trimestre". Tout se ramène à "l'éducation", "orientée vers la fraternité". "Nous disposons de moyens éducatifs communautaires ou personnels". Donner aux premiers "leur plein rendement suppose des gradés capables". "Ces moyens sont le chantier, la vie collective, l'éducation physique, les sports, les loisirs et, dans une certaine mesure" - toute formule a ses limites - "les soirées collectives". En matière de travail, une importante recommandation: "Favorisons au chantier le travail par cordée", en ne négligeant pas de baigner la vie collective "dans une atmosphère de fraternité".

"Tout ceci ramène au problème de la formation des gradés subalternes". L'école et la théorie ne peuvent "en effet tout donner". "Au chef de camp d'orienter ses gradés, de les corriger avec beaucoup de patience, de susciter en eux l'étincelle qui les fera agir sur leurs hommes". "Outre les moyens classiques d'action personnelle" - brrrr... - "il existe deux méthodes que nous comptons appliquer au Service". Le plan d'éducation prend ici les traits arithmétiques de l'utopie classique.

En premier lieu, nous créerons dans chaque Groupe une cordée des gradés dirigée par le chef de groupe. Toutes les six semaines, à l'époque des congés des V.T., elle se réunira durant trois jours [trinum omne perfectum]. Après une journée V.T.-type, elle révisera les cours, examinera des enquêtes, procédera à des échanges de vues.

On ne peut se le cacher. Le rêve de "fraternité" s'est sensiblement mâtiné de "correction fraternelle" avec appareil d'"enquête". Le "camp" s'est discrètement mué en "école" ambitionnant de couvrir l'essentiel de la formation éducative, à l'exclusion des questions qui se trouvent "en dehors de notre champ d'action" (la politique, bien sûr). Pour ces enseignements, le Commandant met aussi "la main à la pâte". Il donne, "durant la veillée du 28 mai, aux élèves du chantier-école Xavier Henrard, à Tessengerloo", un cours

magistral sur les Fastes belges, de César à Charles Martel, de Charlemagne au prince de Ligne. Le même numéro de juin 1942 en fournit le résumé. On y exalte, au delà même des grands empires ayant dominé l'Occident, la figure du héros qui, à la manière de Godefroid de Bouillon, parvient "à s'imposer comme chef par ses seules qualités d'homme et de combattant", porté "par la pureté de l'idéal croisé".

Mais la grandeur n'est réservée ni au triomphe, ni au soldat.

N'oublions pas que le sombre et tragique trépas de Charles le Téméraire devant Nancy est lui-même source de fierté devant l'histoire, puisque le corps du prince, tout percé de coups, fut retrouvé sous un monceau de corps et non loin de ceux de ses meilleurs compagnons d'armes.

La Grande Guerre? "quatre années de tranchées, quatre années de boue et d'endurance durant lesquelles nos hommes tiennent autant par leurs qualités d'ouvriers et de paysans que par leur courage purement militaire". "Nous avons reçu de nos ancêtres un pays vigoureux et libre. Pendant des siècles ils ont lutté pour cela. C'est pour sauvegarder ce legs des ancêtres que nos pères ont combattu en 1914-18, que tant de nos camarades sont tombés en 1940". Que peuvent alors escompter les "combattants du travail" dont H. Bauchau se fait le héraut?

... la paix durable que nous espérons ne devra pas entraîner la disparition de ces vertus du soldat qui, tout au long de notre histoire, ont fortifié notre peuple. Elles doivent être transposées au contraire sur le plan du travail, du progrès social et de l'action civique.

\*

\* \*\*

Arrêtons là les inlassables déclinaisons d'un choix partisan qui, malgré l'exclusion de principe que formule la "Loi" des Volontaires, ne peut être que politique. La "transposition" imaginée ci-dessus était lourde d'ambiguïté, même si elle récuse la mentalité collaborante "des petites gens tranquilles, bien contents d'avoir la paix chez eux pour ne plus devoir courir de risques". Les historiens diront jusqu'à quel point la protestation de Henry Bauchau contre l'enrôlement forcé dans l'exposition bruxelloise du "Grand Reich" relevait de la naïveté ou de la prudence. Quant aux historiens de la littérature, invités à prendre le relais de cette trop brève lecture du Courrier, ils seront peut-être amenés à reconsidérer les plus anciennes origines psychologiques, sinon politiques, d'une écriture.

Texte revu le 12 février 2007

---

Voilà l'esprit dans lequel les camps ont été conçus et organisés. Que faut-il en penser ?

L'idéal était élevé, déjà rencontré dans les mouvements de jeunesse d'avant-guerre

- J.A.C, Jeunesse Agricole Chrétienne

- ❑ J.O.C., Jeunesse Ouvrière Chrétienne
- ❑ J.E.C., Jeuness Estudiantine Chrétienne.
- ❑ Les K.A.J et V.K.A.J. flamands ( leskajotters »)

qui, eux, sont restés les mouvements d'action catholique d'avant-guerre, dont les membres ont subi les mêmes vexations que les autres jeunes, ont été enrôlés dns les camps de travail, comme l'aérodrome de Florennes, ont continué leur oeuvre sociales envers les prisonniers, les démunis, etc. et ont payé lourdement par de nombreux morts et de multiples déportations dans les camps nazis.

En consulter à liste à : <http://www.getuigen.be/Lijsten/JOC-KAJ/tkst.htm>

En ce qui concerne les camps V.T.W., même si le but était louable, leur organisation paraissait bien naïve en cette période si troublée, à l' image des troubles qui affectaient leur chef.

On ne peut que faire un parallèle, lointain peut-être, mais réel entre les camps V.T.W. et ce qui se pratiquait ailleurs et qui risquait à terme d' aboutir à ce qui s'est passé avec les chemises noires de Mussolini ou brunes des SS allemands.

Ces camps font également penser à un dérivé de l'organisation allemande TODT qui, elle, accomplissaient pour l'armée allemande, des tâches non militaires , comme le chargements et déchargements de matériel, vivres, etc.

Malgré les promesses faites, (par qui ??? et avec quelles garanties ???) le risque était grand de voir le mouvement accaparé par des organismes beaucoup plus malfaisants, ce qui d' ailleurs, n'a pas tardé.

Le danger n'est pas venu directement de l'occupant, mais bien des premiers traîtres wallons, les rexistes, qui ne pouvaient supporter cette concurrence..

Nous comprenons mieux maintenant :

- ❑ dans quel esprit avait été créé le camp de Haut-Fays, sans toutefois savoir comment et pourquoi Haut-Fays a été choisi.
- ❑ comment s'est opérée cette substitution des V.T. par les Noirs rexistes, que la population n' a pas comprise.
- ❑ La manifestation du mépris des allemands vis-à-vis des rexistes, même s'ils en tiraient profit.

Terminons avec l'espoir que ces quelques pages (dont beaucoup empruntées) feront la lumière sur des évènements qui se sont passés près de chez nous il y a plus de 60 ans et dont peu de personnes avaient connaissance. C'est bien qu'un coin du voile soit levé, même si bien des ambiguïtés sbsistent.

Sur le plan local, nous faisons appel aux souvenirs de chacun pour étoffer notre texte, à savoir la manière dont ce camp a été perçu au village, la précision de certains faits (incendies) et les anecdotes qui ont émaillé cette sombre période. D'avance, nous les remercions bien sincèrement.

L.B. 10 mars 2007.